

Au sujet des gueux et de la pauvreté

Pierre Demers

Number 121, Fall 2015

Pauvreté, dépouillement, dénuement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79356ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Demers, P. (2015). Au sujet des gueux et de la pauvreté. *Inter*, (121), 70–71.



Ô PARESSE, PRENDS PITIÉ DE NOTRE LONGUE MISÈRE!

Paul Lafargue

EH OUI, IL FAUT GAGNER SA TOMBE!

Franz Kafka

AU SUJET DES GUEUX ET DE LA PAUVRETÉ

► PIERRE DEMERS

Je travaille sur un livre, un recueil de poésie sans doute, et surtout un film sur la pauvreté, sur les pauvres. Je suis en train de le faire. J'ai vu à la télé sans trop m'y attarder une série sur la condition de vie des riches, animée par Bernard Derome : comment ils assument leur richesse, comment ils arrivent à s'en sortir malgré tout, à bien se comporter envers les pauvres autour d'eux. J'ai trouvé cela pénible, redondant à souhait, complaisant à l'extrême.

La télévision – et ses personnages reconnus – ne sert qu'à entretenir les riches en place, les idées reçues sur la répartition de la richesse, sur la quête incessante de cette dernière, surtout par tous ceux qui n'y arriveront jamais, sur les inégalités sociales et idéologiques. J'ai pensé faire la même chose à ma façon, mais non pas de manière télévisuelle. Je préfère la manière littéraire, ou sonore sans doute, ou encore cinématographique par l'usage significatif de l'ellipse et du non-dit. Les pauvres m'obsèdent depuis longtemps. Ils m'interpellent. Ils me fascinent, et ce, depuis mon séjour comme pigiste au journal *L'itinéraire*, à Montréal, des années quatre-vingt-dix à deux mille.

J'en ai fréquenté de toutes les sortes. Je les observais assumer leur pauvreté, leur misère, parfois avec bonne humeur, résignation consolante. Pour dormir dans la rue l'hiver à -30 degrés Celsius, il faut être pauvre ou désemparé à souhait. Je pense que la plus grande pauvreté consiste à ne pas pouvoir se loger tous les jours, à chercher désespérément un toit pour se couvrir le soir venu. Les itinérants dans les villes sont de cette nature. Ils circulent d'un point à un autre sans jamais le trouver, ce toit. Tout en essayant désespérément de le trouver, ils s'occupent à rejoindre des compagnons, des compagnes, qui vivent la même situation qu'eux pour

partager momentanément leur désarroi, leurs boîtes de carton l'été, leurs couvertures l'hiver. Et parfois, ils pensent à se nourrir, à se vêtir quand le froid devient trop vigoureux et à boire, à fumer n'importe quoi pour survivre ou s'étourdir.

J'ignore encore ce que je vais filmer, ce que je vais écrire. Pour le moment, comme chaque fois que je démarre un projet d'écriture ou de filmage, je me contente d'en parler, de prendre des notes, de me documenter. De faire semblant que j'avance dans mon intention première. De me faire convaincre par les autres que c'est une bonne idée de départ.

Par exemple, pour le moment, je questionne les synonymes du mot *pauvre*. J'aime le mot *gueux*, que le docteur Jacques Ferron utilise fréquemment dans ses contes et ses chroniques pour désigner les mendiants, ceux et celles qui vivent des aumônes, les *quêteux*, qu'on appelait autrefois. Il le préfère à *itinérant* et à *SDF*, qu'on n'emploie pas souvent ici. Dommage, parce que le *sans domicile fixe* me plaît beaucoup : il résume assez bien la condition du pauvre laissé à lui-même dans la rue, toujours malgré lui en mouvement. D'autres synonymes de *pauvre* sont aussi chargés de sens. Je les note à mesure et tente de leur faire dire ce qu'ils dissimulent souvent.

J'ai entendu les *ventres creux*, lors des funérailles d'un itinérant à Montréal, il y a quelques années ; un itinérant qui vendait le journal *L'itinéraire* au coin d'une rue et qui est mort d'overdose comme trop de ses semblables. C'est le curé, en disant la messe, qui a utilisé cette expression, interpellant les itinérants qui remplissaient la nef. C'est vrai que la faim les tourmente constamment, ceux-là ; qu'ils ont toujours faim et qu'ils mangent de tout, de n'importe quoi ; qu'ils ont souvent très mal juste pour tenir debout, pour survivre ; qu'ils ont aussi beaucoup de maux d'estomac,

de problèmes de digestion, avec tout ce qu'ils ingurgitent au jour le jour, sans trop de discernement, comme les maux de ventre de Nietzsche que je découvre dans la brique de VLB³, la lisant en même temps que ma recherche sur les pauvres.

J'ai commencé à dresser une liste de synonymes de *pauvre* pour mieux saisir leurs différences, pour m'approcher discrètement de leur domaine intérieur ; des synonymes que je considère riches de sens, très évocateurs de la condition de pauvreté : les *mange-pas-cher* – dans le titre d'un livre de Thomas Bernhard que je cherche encore –, les *sans-argent*, les *désœuvrés* – dans le titre d'un film d'André Forcier qui a beaucoup filmé les classes populaires montréalaises du côté de Longueuil, où le docteur Ferron avait son bureau de médecin consultant –, les *pas riches*, les *va-nus-pieds*, les *laissés-pour-compte*, les *déshérités* – encore une référence cinématographique d'ici, le premier film amateur de René Bail, c'est-à-dire ceux et celles qui ne sont pas venus au monde avec la fortune de leur famille, comme PKP, par exemple, pour ne pas le nommer –, les *nécessiteux*, les *paumés* – mot dont use fréquemment Jean-François Vilar dans ses romans policiers –, les *tir-aux-flancs* – que j'affectionne particulièrement malgré son sens ambigu : « paresseux, soldat qui tente d'échapper aux corvées », dit le dictionnaire – ou les *tir-au-cul*, en langue vulgaire. Le synonyme que ma mère utilisait pour identifier les *hobos*, les *vagabonds* qui circulaient dans le village de Charny de mon enfance, était les *guenilloux*, ceux qui s'habillaient tout croche avec n'importe quoi – ce mot désigne aussi les éboueurs de passage dans la 9^e Avenue, où j'habitais en périphérie du village. Dans mon enfance et ma jeunesse, on n'utilisait pas encore l'expression *BS* pour signifier le pauvre qui reçoit de l'argent de l'assistance sociale. Aujourd'hui, cette expression est devenue synonyme de *parasite*, de *paresseux*, et a pris une dimension péjorative dans la bouche des donneurs d'opinions de médias de droite et de la population en général.

Et il y a encore tous ces autres synonymes que j'aligne ici pour rendre sans doute compte du grand nombre de pauvres qui peuplent nos villes et nos rues, sans trop les voir, et de l'impossibilité de bien les nommer une fois pour toutes : les *misérables*, les *ruinés*, les *besogneux*, les *gênés*, les *appauvris*, les *indigents*, les *pitoyables*, les *piteux*, les *lamentables*, les *maigres*, les *piètres*, les *petits*, les *pénibles*, les *démunis*, les *modestes*, les *banals*, les *miteux*, les *vides*, les *médiocres*, les *insuffisants*, les *miséreux*, les *purotins*, les *sans-le-sou*...

Le dictionnaire n'est pas tout à fait tendre envers les pauvres, bardés de synonymes déprimants et miséreux comme leur destin. Pour le moment, donc, je suis instinctivement le filon des synonymes à défaut d'en trouver d'autres. Il me faut aussi des lieux de résistance de ces pauvres, des résidences, des quartiers, des villages, des maisons, des appartements, des fonds de cour, où les trouver, où leur parler, où les filmer peut-être. Mais je ne veux pas insister sur la misère, sur la pauvreté des pauvres qui la supportent. Je ne veux pas faire de *freak shows* sur film ou sur papier. Encore moins les exhiber comme des bêtes de cirque.

Je vais sans doute utiliser beaucoup de sons et de propos que je commenterai plus tard, avec des images contrastées, le contraire de ce qu'on entend. Il ne faut pas oublier que la pauvreté matérielle est bien loin d'être toujours accompagnée de la pauvreté intellectuelle. Il y aurait évidemment un film à faire sur celle-ci dans nos sociétés manipulées à outrance par la démagogie des médias populistes qui réduisent tout au monde binaire, s'arrogeant le droit exclusif de « parler au nom de la majorité silencieuse et du vrai monde »...

Je voudrais faire parler les pauvres que je connais déjà, que je fréquente souvent, des artistes, des amis qui ont la vie dure, que j'héberge parfois, que je nourris chez moi à l'occasion. Le milieu culturel dans lequel je baigne la plupart du temps vit continuellement dans la pauvreté matérielle. Le niveau de vie des créateurs, des artistes de toujours, rejoint fréquemment celui des pauvres, de ceux qui en arrachent pour simplement se loger, se nourrir, s'habiller et se soigner convenablement. On ne le répète pas assez souvent : les artistes comme les étudiants sont démunis s'ils décident d'assumer leurs différences et leur résistance. Cela coûte toujours un certain prix de ne pas vouloir entrer dans le rang de la société où l'on baigne. C'est sans doute un bon point de départ et peut-être d'arrivée pour ce que je veux faire. Jusqu'ici, j'ai toujours financé

mes films – techniquement limités, évidemment – avec mon propre fric et les moyens du bord. Je voulais le souligner ici pour faire taire ceux qui déplorent que les artistes vivent aux crochets de l'État... Je filme et j'écris sans subventions. Et j'assume complètement cette réalité.

Quand j'ai produit et réalisé mes films *Le facteur cultivé*, *La bouette ou Le territoire du lièvre* et *Les chaars*, je me suis retrouvé dans une rue de Jonquière, la rue Châteauguay – pas de château là, pourtant –, reconnue pour ses maisons démunies. Quand je revisite mes films, mes recueils de poésie – surtout *Tranchées* –, je me rends compte que j'ai souvent évoqué le monde de la pauvreté, des paumés, des démunis, des mal pris et des mal compris de ce monde. Je leur donnais la parole spontanément. Je décrivais leurs malheurs. Je m'attachais à leur démarche, à leur résistance. Je me sens donc en pays de connaissance en travaillant sur la pauvreté. Pour le moment, du moins.

Je termine avec deux citations qui font réfléchir et conduisent la pauvreté sur des chemins remplis de promesses ; deux citations tirées du *Dictionnaire du diable* d'Ambrose Bierce (1881) :

Pauvre. Individu qui avait mis sa confiance dans le soutien de ses amis.

Pauvreté. Dossier établi pour les dents des rats de la réforme. Le nombre de plans envisagés pour son abolition est égal au nombre de réformateurs qui en souffrirent, additionné des philosophes qui n'en ont aucune notion. Ses victimes se distinguent par leur grande vertu et par leur foi en des chefs qui tentent de les conduire dans une contrée de prospérité, où ils croient que ceux-ci sont inconnus.

Un an auparavant, Paul Lafargue écrivait *Le droit à la paresse* pour dénoncer la passion du travail qui tue les hommes au jour le jour. Les pauvres en sont les victimes encore aujourd'hui, de ce *droit au travail* à tout prix. ◀

Photos : Fabrice Tremblay.



Notes

- 1 Paul Lafargue, *Le droit à la paresse* (1880), FM et petite collection Maspero, n° 50, 1978, p. 149.
- 2 Franz Kafka, « Lettre à Hedwig Weiler » (1908), Œuvres complètes III, Gallimard, 1984, p. 612.
- 3 Victor-Lévy Beaulieu, *666 : Friedrich Nietzsche*, Trois-Pistoles, 2015, 1392 p.

Pierre Demers est né à Jonquière en 1945 sur la rue Damase. Cours classique à Sainte-Anne-de-Beaupré (Rédemptoristes) et à Québec (Jésuites). Études en philo et en cinéma à l'Université Laval. Prof de cinéma au cégep de Jonquière de 1969 à 2010. Animateur de ciné-club, critique de cinéma dans diverses revues et journaliste syndical pour la Fédération autonome du collégial (FAC). Il a publié onze recueils de poésie aux Éditions Trois-Pistoles depuis 2002 et un essai, *Le Saguenay autrement et Abécédaire de maire*, à compte d'auteur, en 2012. A réalisé une quinzaine de vidéos poético-politiques et cinq courts métrages culturels dont le dernier, *Les chaars*. A animé des soirées de poésie et quatre Nuits de poésie du Saguenay avec le collectif Les poèmes animés. Collabore au blogue *Mauvaise herbe*. A remporté le Prix de poésie du Salon du livre du SLSJ en 2010 pour le recueil *La bénédiction des skidoos : poèmes enragés*.